

## Approches théologiques de la Shoah<sup>1</sup>

*Shoah* : terme de l'hébreu biblique (*šō'ā*) désignant d'abord l'orage, l'ouragan, la tempête (parallèle de *sūfā*, de sens voisin, en Pr 1.27 ; de *ʿānān*, gros nuage, en Éz 38.9), puis, par extension, la calamité et la catastrophe (parallèle de *hōwā*, ruine, et *rāʿā*, malheur, en És 47.11). C'est le mot dont usent les francophones pour nommer la tentative nazie d'élimination de tous les Juifs. La « solution finale », *Endlösung*, décidée à Wannsee en août 1941, mise en œuvre dans les mois qui ont suivi, a entraîné l'extermination de six millions (certains minorent jusqu'à cinq) de Juifs, dont un million et demi d'enfants : soit les deux-tiers des Juifs d'Europe et le tiers des Juifs du monde<sup>2</sup>. Les anglophones, avec le souvenir horrifié des fours crématoires, parlent plutôt d'*holocauste* ; on objecte que le terme évoque un sacrifice offert à Dieu, pensée insupportable – en oubliant sans doute que certains holocaustes abominables, comme ceux d'Achaz, étaient offerts à l'idole (2 R 16.13), et qu'on n'est plus très loin, dès lors, des aberrations hitlériennes<sup>3</sup>. Mais le choix entre les deux termes importe peu : ils évoquent tous deux sans complaisance la réalité presque innommable dont le théologien se demande comment l'approcher, et même s'il osera l'approcher.

Élie Wiesel, rescapé d'Auschwitz à seize ans, transféré *in extremis* à Buchenwald où il fut libéré, déclare simplement : « Il ne peut pas y avoir de théologie après Auschwitz, et aucune théologie du tout au sujet d'Auschwitz<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> D'après une étude présentée à la Pastorale de l'Association des Églises Évangéliques Baptistes de Langue Française (Evian, 3 mai 2007).

<sup>2</sup> Voir, de David Weinberg et Byron L. Sherwin, l'« Historical Overview » au début de Byron L. SHERWIN & Susan G. AMENT, dir., *Encountering the Holocaust : An Interdisciplinary Survey*, Chicago, Impact Press, 1979.

<sup>3</sup> Le mot hébreu rendu « holocauste », c'est-à-dire, à partir du grec, « entièrement brûlé », est *ʿōlā*, du verbe « monter ». Par inhumaine dérision, les SS d'Auschwitz appelaient « ascension » (*Himmelfahrt*) le sort qu'ils faisaient subir aux cadavres consumés.

<sup>4</sup> Elie Wiesel in Ekkehard SCHUSTER & Reinhold BOSCHERT-KIMMIG, *Hope against Hope : Johann Baptist Metz and Elie Wiesel Speak Out on the Holocaust*, trad. J. Matthew Ashley, New-York & Mahwah, Paulist Press, 1999, p. 93. (Je traduis les citations tirées de textes dans d'autres langues, sauf indication du contraire.)

On comprend ce cri douloureux. Il avertit des difficultés de la tâche. Mais on constate, malgré tout, qu'il constitue lui-même une thèse *théologique*. Nul n'échappe à la théologie, serait-elle négative. Dès qu'on nomme, on pense (au moins un peu !). De fait, divers traitements ont été élaborés, en particulier par des théologiens juifs. Si la vocation de la théologie évangélique consiste à ramener *toute* pensée à la bienheureuse captivité de Jésus-Christ, selon les Écritures (2 Co 10.5), elle doit prendre le risque de réfléchir à la *Shoah*.

### 1. *Shoah*, pogroms et génocides

Une première question a fait couler beaucoup d'encre : la *Shoah* est-elle historiquement unique, ou ne diffère-t-elle d'autres « catastrophes » que par le degré ? L'approche théologique est affectée par la réponse qu'on estime pouvoir justifier.

Les penseurs juifs eux-mêmes n'en sont pas d'accord. D'un côté, on redoute la banalisation, qui pourrait servir à minimiser l'horreur ; « Auschwitz, écrit encore Wiesel, ne peut être que la révélation absolue de quelque chose d'absolu, du mal absolu<sup>5</sup> ». De l'autre on se refuse à la mythification de l'histoire, dont l'efficacité manipulatrice fait boomerang ; Yosef Gorny relève que la *Shoah* a pris le relais de l'enthousiasme de la création d'Israël, premier unificateur de la judaïté après la Seconde Guerre mondiale, quand cet enthousiasme est retombé, après la crise de la Guerre du *Kippour* et les déceptions engendrées par la politique israélienne<sup>6</sup> ; elle fournit un symbole de « religion civique », c'est-à-dire de ciment social<sup>7</sup>. Le théologien catholique fort « moderne » J. B. Metz dénonce la tentation de faire d'Auschwitz une « religion négative », bien que toute comparaison lui semble interdite<sup>8</sup>. On devrait sans doute critiquer la notion de « mal absolu ». Le traitement sobre et courageux de John J. Johnson semble se maintenir sur le chemin de crête, entre les deux dangers de la banalisation et d'une absolutisation portée par l'émotion plus qu'élucidée pour l'intelligence<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>6</sup> « Judaism and Zionism », in Jacob NEUSNER & Alan J. AVERY-PECK, dir., *The Blackwell Companion to Judaism*, Oxford, Blackwell, 2000, p. 489s.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 491. La mythification implique la scotomisation de certains faits déplaisants, comme la collaboration à la *Shoah* d'un certain nombre de Juifs : « Ainsi se constitue le mythe de la vaillance silencieuse des masses juives vis-à-vis de leur tragique destin » (p. 490).

<sup>8</sup> Dans SCHUSTER & BOSCHERT-KIMMIG, *Hope against Hope*, p. 16 et 35.

<sup>9</sup> John J. JOHNSON, « Should the Holocaust Force Us to Rethink Our View of God and Evil ? », *Tyndale Bulletin* 52, 2001/1, p. 117-128, en particulier, sur le point soulevé, 117s., 122-124.

En un sens, tout événement dans l'histoire est *unique*. Mais, si c'est le cas, paradoxe ! cette unicité devient un trait commun, universel ! Sous peine d'éclatement, la pensée ne cesse de tisser des analogies et ne peut s'empêcher de comparer, même pour dire « incomparable » ! Ainsi, au moins à certains égards, la *Shoah* se compare à d'autres horreurs. Quant à l'histoire d'Israël, les dévastations assyriennes, passant sur le pays comme un rasoir sur le corps (És 7.20), puis les horreurs du siège de Jérusalem par les Babyloniens qu'évoquent les Lamentations, ont laissé dans la mémoire une trace indélébile. Les Romains, lors de la guerre annoncée par Jésus – « Si l'on fait cela au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec ? » (Lc 23.31) – auraient massacré environ six cent mille personnes, pourcentage énorme de la population<sup>10</sup>. Les juifs expulsés d'Espagne sous les « Rois catholiques » ont vécu cette catastrophe, au dire de leur docteur Don Isaac Abravanel, comme une seconde expulsion du Jardin d'Éden<sup>11</sup>. Beaucoup de victimes de la *Shoah* y ont vu un pogrom de plus, dans la continuité des épreuves qu'ils supportaient avec une patience « ancestrale<sup>12</sup> ». Affectant d'autres nations ou communautés, il suffit de mentionner le génocide des Arméniens, Pol Pot, le Rwanda... Élie Wiesel lui-même signale comme parallèle la tentative d'extermination des Étrusques par les Romains, tentative qui, *elle*, a pleinement réussi<sup>13</sup>. Ces exemples, qu'on pourrait, hélas ! multiplier, paraissent privilégier le point de vue quantitatif, mais ils impliquent aussi le point de vue de la qualité, et celui-ci conduit à dire : quand dans une cave de « cité », des « jeunes » torturent des jours durant, jusqu'à ce que mort s'ensuive, un garçon qui ne leur a rien fait, et sans doute parce qu'il est juif, qu'est-ce donc d'autre qu'une *Shoah* à l'échelle individuelle ?

Certains traits, cependant, n'ont jamais été marqués comme ils l'ont été dans « la » *Shoah* et dessinent les contours de son unicité. Il y a d'abord, précisément, l'échelle – dont on peut plaider qu'elle est aussi une qualité<sup>14</sup>. Entre

<sup>10</sup> JOHNSON, *art. cit.*, p. 124.

<sup>11</sup> David Wolf SILVERMAN, « The Holocaust and the Reality of Evil », in *Evangelicals and Jews in an Age of Pluralism*, sous dir. Marc H. TANENBAUM, Marvin R. WILSON & A. James RUDIN, Grand Rapids, Baker, 1984, p. 272.

<sup>12</sup> Hannah ARENDT, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, trad. Anne Guérin revue par Michelle-Irène Brudny-de Launay, Paris, Gallimard, 1966, éd. Folio Histoire 1997 citée, p. 431.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 88s.

<sup>14</sup> Je plaiderais philosophiquement dans ce sens : radicalement, la quantité purement séparée de la qualité n'est qu'une abstraction, irréaliste. Il n'y a pas, dans la réalité, deux objets absolument identiques, « deux » n'est qu'une approximation. Si même deux objets étaient parfaitement identiques, exemplifiant totalement la même essence, ils différencieraient encore par leur situation dans le temps et/ou dans l'espace, et il faudrait négliger cette différence pour dire « deux ». La situation dans le temps et l'espace fait partie de l'identité de chaque objet pour une « métaphysique biblique » ou chrétienne (pour parler comme Tresmontant) : aucun objet n'a d'autre statut que ce qui lui est assigné dans le plan de Dieu, et le plan de Dieu détermine la situation avec toutes les qualités. C'est pourquoi le point de .../...

cinq et six millions d'hommes, femmes et enfants pour seule raison de judaïté – il n'y a pas de précédent<sup>15</sup>. Il y a ensuite, encore plus spécifique, la rationalité de l'entreprise ; elle crée un contraste fort avec les pogroms « traditionnels<sup>16</sup> », déchaînements d'émotions brutes. Rationalité de la technique de l'extermination, bureaucratisée, industrialisée : à plein régime, en août 1944, Auschwitz « produisait » vingt-quatre mille cadavres, aussitôt brûlés, en une seule journée<sup>17</sup>. Rationalité de la manipulation des comportements humains : avec un réalisme et une efficacité extraordinaires, les nazis ont su faire jouer des mécanismes d'habituation et d'inversion des sentiments spontanés chez la plupart des bourreaux, parfois s'assurer la collaboration de certains conseils juifs (jouant de l'impensable de la barbarie extrême, de la force de l'espoir quand miroite encore une chance d'échapper), obtenir la passivité commode des victimes (déjà épuisées) dans la chambre à gaz elle-même (des slogans hygiénistes au mur, « Un pou, c'est ta mort », *Rein ist fein*, disaient à la raison des victimes que les S S ne se donneraient pas la peine de telles inscriptions s'il s'agissait de faire mourir ; mais c'était une tromperie rationnelle, de la part des S S, pour fluidifier le trafic mortel et rendre la machine plus efficace). Rationalité de la conception du programme : la Solution finale s'est pensée comme l'élimination d'insectes nuisibles, contre lesquels on répand les pesticides, comme l'éradication des cellules cancéreuses du corps. Rarement la remarque de Gilbert K. Chesterton s'est appliquée avec davantage d'exactitude : « Le fou n'est pas celui qui a perdu sa raison. Le fou est celui qui a tout perdu sauf sa raison<sup>18</sup>. »

Particulièrement systématique fut aussi la déshumanisation des victimes. Certes, on la discerne au fond de toute violence faite à autrui, et d'autant plus qu'elle se teinte de xénophobie et de racisme<sup>19</sup>, mais le degré atteint dans la

---

<sup>14</sup>. (suite note page précédente) vue quantitatif, légitime sur la base de ressemblances, d'appartenance à la même espèce, etc., ne se sépare pas absolument du point de vue qualitatif. Le philosophe Jean Améry (Hans Mayer), rescapé d'Auschwitz, réhabilite la quantité comme caractéristique moralement significative, demandant « si, après tout, nous faisons autre chose que quantifier dans la vie quotidienne, juridique, politique, économique, aussi bien que l'activité plus élevée et supérieure à toutes les autres : celle de l'esprit » (*Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, trad. de l'allemand Françoise Wuilmart, coll. Babel, Arles, Actes Sud, 1995, p. 161).

<sup>15</sup>. On compte environ six millions et demi de non-juifs pareillement exterminés par les nazis, dont quatre de Russes, plus de deux de Polonais, et, pour les Tziganes, un pourcentage très élevé.

<sup>16</sup>. Alistair MCFADYEN, *Bound to Sin : Abuse, Holocaust and the Christian Doctrine of Sin*, Cambridge Studies in Christian Doctrine, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 83. Mes remarques doivent beaucoup à l'analyse de McFadyen dans les pages qui suivent (le livre est remarquable).

<sup>17</sup>. Primo LEVI, *Si c'est un homme*, trad. chez Juillard, 1987, éd. Pocket 3117 citée, p. 295.

<sup>18</sup>. *Orthodoxie*, trad. Anne Joba, coll. Idées 504, Paris, Gallimard, 1984, p. 27. La formule s'applique plus ou moins selon les formes d'aliénation ; elle caractérise particulièrement bien la paranoïa.

<sup>19</sup>. Il paraît que dans la langue de nombreuses ethnies, les « hommes » sont simplement les membres de l'ethnie en cause. Les « autres » sont, au mieux, des sous-hommes.

*Shoah* ne semble pas pouvoir être dépassé. Le *Häftling* (détenu) n'est plus réellement qu'un numéro matricule. Le programme « Nuit et brouillard », *Nacht und Nebel*, vise à ôter, au-delà de la vie, toute identité dans l'histoire. Je me rappelle avoir lu autrefois, dans un livre sur Treblinka, qu'un gardien avait appelé son chien « Homme » et lui donnait de temps en temps l'ordre d'attaquer un Juif, « Homme, mors ce chien ! »

L'horreur paralyse. Mais à qui rassemble son courage et fait l'effort, elle donne à penser. Ce que la *Shoah* garde de commun avec d'autres manifestations du mal comme ce qu'elle a d'unique doit être théologiquement médité. Je suggère deux réflexions. La première (que des penseurs non-chrétiens ont élaborée) concerne le totalitarisme latent de la raison instrumentale. La forme de rationalité qui prédomine dans notre culture technocratique-démocratique-bureaucratique, et dont l'Allemagne pouvait s'enorgueillir entre toutes les nations, s'est prêtée à la collaboration de millions d'hommes « cultivés » au projet de mort le plus diabolique. Outre l'irresponsabilité individuelle dans le Système, c'est la coupure entre l'exercice de la raison, ne visant plus que l'efficacité, et l'éthique, avec ses fondements métaphysiques-théologiques, qui a permis cette complicité monstrueuse. Ce type de rationalité n'a pas cessé de prévaloir dans nos sociétés – en tout cas, pour la dimension du réalisme et du sérieux (l'irrationalisme le compense du côté des loisirs, des préférences et jouissances privées). L'avertissement mérité d'être entendu. Il se pourrait que la condamnation si sévère du recensement d'initiative humaine, en 2 Samuel 24, ait quelque chose à voir avec le danger de folie meurtrière que recèle la raison instrumentale autonomisée...

En second lieu, les analogies, la continuité entre la *Shoah* et la malignité « ordinaire » parmi les humains alerte solennellement. La *Shoah* révèle ce qui est germe dans tout péché, selon la logique de Jésus qui décèle déjà le meurtre dans la colère et déjà l'adultère dans la concupiscence (Mt 5.22,28). Hermann Adler a su le dire : « Dès le jour du Péché originel, l'Holocauste est devenu possible<sup>20</sup>. » Comme Hannah Arendt y a insisté, en particulier à propos d'Eichmann<sup>21</sup>, les bourreaux étaient des hommes ordinaires. Un survivant, cependant, en a puissamment exprimé la vérité : « Mais ce qui est démoniaque, c'est qu'ils n'aient pas été démoniaques » ; « La leçon d'Auschwitz est que 'des gens ordina-

<sup>20</sup>. Dans une « consultation », à Londres le 18 février 1976, d'après A. Roy ECKARDT avec Alice L. ECKARDT, *Long Night's Journey into Day : Life and Faith after the Holocaust*, Detroit, Wayne State University Press, 1982, p. 44.

<sup>21</sup>. *Eichmann à Jérusalem*, p. 460.

res peuvent commettre des actes démoniaques<sup>22</sup> ». Un lecteur augustinien de l'Écriture y verra une confirmation.

Pour le chrétien, cependant, un trait différenciateur met à part la *Shoah* si on la rapproche des génocides arménien ou cambodgien : l'identité de la cible. Pour les juifs, la *Shoah* est l'aboutissement et le paroxysme d'un comportement millénaire, généralement dénommé « antisémitisme<sup>23</sup> ». Les Eckardt écrivent : « Il n'y a pas de parallèle. Il n'y a pas, simplement, d'analogue historique de l'antisémitisme » ; « Aucun préjugé ne se rapproche de l'antisémitisme par la diffusion géographique et la persistance dans le temps<sup>24</sup> ». Pourquoi ? L'énigme, dont Jean-Paul Sartre a dénoncé toutes les fausses solutions mais qu'il n'a pas résolue<sup>25</sup>, se redouble du fait que la judaïté est un complexe singulier : elle n'est pas simplement affaire de sang, de filiation génétique (puisque les prosélytes sont adoptés, et que ce fut le cas de tout un royaume, celui des Khazars, au cours du Haut Moyen Âge), mais ne se détache pas non plus nettement du lien de parenté<sup>26</sup> ; elle n'équivaut pas à l'adhésion religieuse (au « judaïsme », cette religion post-biblique que les rabbins pharisiens ont fait triompher de ses rivales après la chute du Second Temple) ni à un État ou une communauté politique, bien que les liens placés sur de tels plans ne soient pas sans pertinence pour définir le « Juif/juif<sup>27</sup> ». L'attention du théologien se concentre sur cette singularité, qui ne doit pas être étrangère à celle de la *Shoah*.

## 2. *Shoah*, judaïsme et christianisme

Pour de nombreux auteurs, juifs surtout mais non pas seulement, la *Shoah* est l'aboutissement de l'antisémitisme chrétien. L'Église a été coupable de

<sup>22</sup> Darrell J. FASCHING, *Narrative Theology after Auschwitz : From Alienation to Ethics*, Minneapolis, Fortress, 1992, p. 133, referring to Robert J. CLIFTON, *The Nazi Doctors...*

<sup>23</sup> D'après Byron L. SHERWIN, « Ideological Antecedents of the Holocaust », in SHERWIN & AMENT, *op. cit.*, p. 39, le mot aurait été forgé par le « volkiste » Wilhelm Marr, qui se plaignait du caractère juif de l'empire bismarckien et chantait la germanité ; Richard Wagner exprimait des vues semblables.

<sup>24</sup> *Long Night's Journey*, p. 50.

<sup>25</sup> *Réflexions sur la question juive*, coll. Idées, Paris, Gallimard, 1954, montre l'inconsistance des raisons alléguées pour traiter le juif à part : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif : voilà la vérité simple d'où il faut partir » (p. 83s.). Il y a cependant une raison, la marque théologique ou théologale, que Sartre écarte, « C'est la société, non le décret de Dieu, qui a fait de lui un Juif » (p. 163) sans argument ; il ne la réfute pas, il la refuse.

<sup>26</sup> Michel Remaud me paraît pousser le paradoxe au-delà des limites quand il prétend que la *Shoah* n'a pas été motivée par du racisme, *Israel, Servant of God*, trad. Margaret Ginzburg & Nicole François, Londres, T. & T. Clark, 2003, p. 52. (J'ai eu accès à la version anglaise du livre dont l'original, *Israël, Serviteur de Dieu*, a été publié par les éd. du Cerf, 1983.)

<sup>27</sup> La difficulté, souvent, de choisir entre les deux orthographes, avec ou sans majuscule initiale, est significative : selon la règle, la majuscule convient au sens « gentilique » (le Français, le Romain, le Juif) mais non pour l'appartenance à une communauté religieuse ou idéologique (le chrétien catholique, le bouddhiste, le juif).

l'enseignement du mépris pour le peuple « perfide » et « déicide ». C'est la chrétienté médiévale qui a inventé l'étoile jaune, les restrictions civiques, les expulsions (l'Espagne n'a pas été la seule, plusieurs autres pays ont agi de la même manière à divers moments, dont la France). La populace sanguinaire des pogroms hurlait le nom du Christ. Luther, après avoir tenté la persuasion aimable au début de sa réformation, s'est vilainement retourné contre les juifs ; dans un pamphlet abominable, en 1543, peu avant sa mort, *Des Juifs et de leurs mensonges*, il appelait à brûler les synagogues, enfermer, expulser les juifs. Les nazis ont eu grand soin de rééditer l'ouvrage, et la trop fameuse « Nuit de cristal », ce super-pogrom très organisé qui a marqué une étape importante dans la persécution antisémite, a eu lieu au jour anniversaire de Luther. Plus près de nous, la mollesse de l'opposition du Pape Pie XII alors qu'il ne pouvait pas ignorer la *Shoah* en cours a suscité beaucoup de critiques<sup>28</sup> ; certes, il a pu faire beaucoup plus qu'il n'était visible, par le canal diplomatique, mais certaines indulgences de la hiérarchie ne semblent pas excusables<sup>29</sup>.

L'effet, parmi les théologiens, d'une telle représentation de l'histoire, faits avérés, sélectionnés, interprétés, est la condamnation très largement admise de la théologie dite « du remplacement », selon laquelle l'Église se substitue à Israël comme peuple de Dieu. On estime qu'en concédant à l'Église le titre patristique de « véritable Israël » (*verus Israel*), ou même « nouvel Israël », on cautionne déjà la tentative d'élimination d'Israël, la tentative que les nazis ont poussée si loin. Plusieurs sont même gênés par l'expression d'« Ancienne Alliance » ou « Ancien Testament » (malgré 2 Co 3.14 et Hé 8.13), et ne disent plus que « Premier Testament ». Chez les plus radicaux, la purification jugée nécessaire après la *Shoah* va jusqu'à la négation de la divinité de Jésus<sup>30</sup>, voire de sa messianité<sup>31</sup>. On observe un effort méthodique pour saper la crédibilité des évangiles (canoniques seulement !), comme avec la série télévisée *Corpus Christi*. Le rejet

---

<sup>28</sup>. La pièce de Rolf Hochhuth, *le Vicaire (der Stellvertreter)*, a porté ces critiques. On imagine spontanément que le titre vise Pie XII, « Vicaire du Christ ». En fait, il n'en est rien. Le titre est employé pour le personnage qui contraste avec lui dans la pièce, « il s'agit du jésuite Fontana, qui, désespéré de ne pouvoir obtenir du Pape une protestation, prend l'étoile jaune et s'en va mourir à Auschwitz, et du protestant Gerstein, 'espion de Dieu', qui s'engage dans la SS pour être témoin du crime » – Patrick Cabanel, « Le Pasteur Jacques Martin, de l'objection de conscience à la résistance spirituelle à l'antisémitisme », *Archives Juives. Revue d'Histoire des Juifs de France* 40, 2007/1, p. 95.

<sup>29</sup>. Michel Remaud, *op. cit.*, p. 55 n. 11, cite un fait précis. Le 7 août 1941, le Maréchal Pétain fait demander au Saint-Siège, par Léon Bérard, si la nouvelle législation sur les juifs soulève une objection. Réponse : Non.

<sup>30</sup>. Alain Blancy, « La Théologie chrétienne après la *shoah* », *Foi et Vie*, 99, 2000/1, p. 65,67.

<sup>31</sup>. Pour la théologienne féministe bien connue Rosemary R. RUETHER, *Faith and Fratricide : The Theological Roots of Anti-Semitism*, New-York, Seabury Press, 1974, p. 246, dire que Jésus est le Messie, c'est condamner les Juifs, et donc désormais inacceptable : d'après Michel REMAUD, *op. cit.*, p. 70. Dans le même sens (d'après une recension développée), James CARROLL, *Constantine's Sword. The Church and the Jews : A History*, New-York, Houghton Mifflin, 2000.

de tout « prosélytisme » chrétien (de toute façon dans l'air du temps pluraliste) accompagne le renversement des vues traditionnelles. Après la *Shoah*, l'Église n'a plus le droit d'évangéliser les juifs. Même un converti zélé comme le P. Paul Demann ne veut plus penser « mission » mais « œcuménisme » étendu au judaïsme<sup>32</sup>. Le très anglican évêque d'Oxford se réjouit que des leaders juifs et chrétiens aux États-Unis (août 2002) aient renoncé « au vœu d'absorber la foi juive dans le christianisme et de mettre ainsi fin au témoignage spécifique que les juifs rendent à Dieu et à l'histoire humaine<sup>33</sup> ». Les entreprises des « Juifs messianiques » et autres missionnaires évangéliques sont parfois assimilés à une nouvelle et insidieuse *Shoah*.

J'avoue ne pas me sentir fortement touché par l'accusation d'antisémitisme. Le christianisme qui a persécuté les juifs est le même qui « nous » a persécuté aussi : je parle des ancêtres spirituels des chrétiens évangéliques, en particulier ceux des Églises de professants. Ni comme évangélique ni comme protestant français, je n'ai à rougir des prédécesseurs, en considérant ce qu'ils firent à l'heure de la grande épreuve. Tout le monde a entendu parler (heureusement) du Chambon-sur-Lignon. Beaucoup d'autres, dans nos rangs, auraient pu recevoir la médaille des « justes des nations » ! Un exemple : dans le village d'Ardèche où nous étions réfugiés, le pasteur de l'Église réformée évangélique, mon oncle Boris Decorvet a fait beaucoup pour sauver (en connivence avec un protestant de la gendarmerie) nombre de juifs. Pierre Vidal-Naquet a rendu hommage aux protestants qui l'ont caché et cite encore le cantique qu'il a appris en 1942 : « Le mal est là et Satan gronde./ Dites, amis, avez-vous peur ?/ Nous n'avons qu'une peur au monde,/ C'est d'offenser notre Seigneur<sup>34</sup>. » Face à l'antisémitisme du xxe siècle, les évangéliques n'ont pas en général, compromis leur témoignage<sup>35</sup>.

Il serait trop facile, pourtant, et faux, pour l'évangélique que je suis, de désavouer le christianisme historique et tragiquement antisémite. Je reconnais

---

<sup>32</sup> Olivier ROTA, « Dépasser les cadres du philo-sémitisme. La vision œcuménique de Paul Demann », *Archives Juives* 40, 2007/1, p. 123s. Rota montre comment Yves Congar, malgré sa vigoureuse condamnation de l'antisémitisme, restait dans l'optique de la mission, p. 122 (Rota donne l'impression de le déplorer).

<sup>33</sup> Richard HARRIES, *After the Evil : Christianity and Judaism in the Shadow of the Holocaust*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 132.

<sup>34</sup> *Réflexions sur le génocide*, Bibliothèques 10/18 3732, Paris, la Découverte, 1995, p. 203. Il évoque le rôle des protestants p. 186, renvoyant à d'autres textes qu'il a écrits sur ce sujet.

<sup>35</sup> Voir aussi l'étude de Sébastien FATH, « Le pasteur évangélique Ruben Saillens et le judaïsme », in *Archives Juives* 40, 2007/1, p. 45-57. Il me faut reconnaître qu'on ne pourrait pas faire dans tous les pays le même constat réconfortant : il vaudrait, par exemple, pour les Pays-Bas (avec quelqu'un comme Corrie Ten Boom), mais, en Allemagne, plusieurs responsables « piétistes » ont flanché (Eberhard BUSCH, *Karl Barth and the Pietists : The Young Karl Barth's Critique of Pietism and Its Response*, trad. Daniel W. Bloesch, Downers Grove, IVP, 2004, p. 234-236, 310-311).



hériter aussi de ce christianisme des Pères de l'Église et du Moyen Âge, qui m'a transmis l'Écriture et des outils d'interprétation de l'Écriture. Dans ce christianisme mélangé et trop inconséquent la Grâce, malgré tout, n'a pas été vaine. Surtout, comment renier Luther, le serviteur par lequel Dieu a fait resplendir, pour moi aussi, la pureté de l'Évangile ? Je ne peux faire l'économie d'une prise en compte des réalités gênantes, humiliantes – qui ne rendent pas pour autant nécessaires les conclusions trop répandues aujourd'hui, et que j'ai résumées.

La démarche responsable est faite de deux mouvements : rétablir l'équilibre de la sélection ; rendre compte du négatif. Si Pie XII a, peut-être, manqué de courage, ou de colère, Pie XI avait su proclamer les chrétiens des « Sémites spirituels » et dire son souci : *Mit brennender Sorge* (11 mars 1937)<sup>36</sup>. Le P. Peter Stravinskis a montré que l'histoire de l'Église contient bien autre chose que l'antisémitisme de certains, hélas ! trop nombreux mais non pas aussi représentatifs qu'on les a dépeints<sup>37</sup>. Du côté protestant, on peut signaler que les proches de Luther ont été eux-mêmes embarrassés par ses attaques brutales contre les juifs, et l'historienne Myriam Yardéni « tient à juste titre pour le refus le plus puissant de l'antisémitisme chrétien » un sermon de Théodore de Bèze en 1590<sup>38</sup>. Le philojuudaïsme des piétistes (à coup sûr, très missionnaire aussi) a été fort marqué, avec relance au XIX<sup>e</sup> siècle, y compris par une interprétation des prophéties annonçant la reconstitution d'un État d'Israël (Émile Guers en francophonie). Corrélatif de ces faits « à décharge », le témoignage bien établi de l'hostilité des nazis à l'égard du christianisme. Hitler aurait dit le christianisme « l'invention d'un cerveau malade<sup>39</sup> ». Rosenberg, qui fit figure d'idéologue principal, avait mis au point un programme en trente points pour une « Église Nationale du Reich » ; il comprenait les articles suivants :

(5) « L'Église Nationale est résolue à éradiquer définitivement ... les croyances chrétiennes étranges et étrangères importées en Allemagne en 800, année fatale » ;

(13) « L'Église Nationale exige que cessent immédiatement la publication et la diffusion de la Bible en Allemagne » ;

<sup>36</sup> Pie XI a soutenu Oscar Fraenzel de Férenzy dans sa lutte contre l'antisémitisme, comme l'indique Catherine Poujol, « Oscar de Férenzy, ou les limites du philosémitisme dans l'entre-deux-guerres », in *Archives Juives* 40, 2007/1, p. 14-29.

<sup>37</sup> « Anti-Semitism and the Christian Bible : Interpretation and Misinterpretation », *Origins*, 30, 2001/33, p. 529-538. On ne peut pas dire que l'accusation de « déicide » ait été généralement enseignée pendant 1800 ans (p. 534).

<sup>38</sup> D'après Patrick CABANEL, *art. cit.*, p. 86.

<sup>39</sup> Cité par R. HARRIES, *op. cit.*, p. 14.

(19) « Sur les autels ne doit rien se trouver sinon *Mein Kampf* (pour la nation allemande, et donc pour Dieu, le livre le plus sacré), et, à la gauche de l'autel, une épée » ;

(30) « La croix chrétienne doit être enlevée de toutes les églises, cathédrales et chapelles ... et doit être remplacée par le seul symbole invincible, la swastika [croix gammée]<sup>40</sup> ».

C'est au prix d'une simplification suspecte qu'on impute à la foi *chrétienne* l'inspiration de la *Shoah*.

L'antisémitisme chrétien, qu'il n'est pas question de nier pour autant, s'interprète de deux façons. C'est d'abord une manifestation hideuse du *péché* qui subsiste dans l'Église, « pauvre Église » comme disait Calvin, dans la vie des chrétiens. Cette Église ne cesse pas d'avoir besoin de l'eau de la Parole pour se nettoyer de vilaines taches avant la Venue de l'Époux (Ép 5.26-27). Ce péché nous rappelle combien nous avons encore de chemin à faire, loin d'avoir atteint la perfection (Ph 3.12 ; 1 Jn 1.10) ! La chute inexcusable du vieux Luther n'est pas contraire à la vérité de son message : *semper peccator*, il n'a pas été justifié par son œuvre de Réformateur – par la grâce seule, qui est pour les pécheurs repentants. Ce péché, nous le déplorons, nous le condamnons<sup>41</sup>, nous le « confessons » dans le sens d'une solidarité reconnue, pour marquer la rupture de comportement, tout en évitant le piège de la repentance facile sur le dos des ancêtres<sup>42</sup>. Il y a cependant un autre facteur qui explique la présence de l'antisémitisme dans les rangs des chrétiens. Jean nous avertit : il en est, dans nos rangs, qui ne sont pas *vraiment* des nôtres (1 Jn 2.19). Le christianisme comme phénomène historique charrie dans ses eaux des boues nauséabondes : précisément, il est infiltré par des « antichrists » comme les appelle précisément Jean dans le même passage,

<sup>40</sup> Renseignements fournis par William L. SHIRER, *The Rise and Fall of the Third Reich. A History of Nazi Germany*, New-York, Simon & Schuster, 1960, p. 240.

<sup>41</sup> Le Concile de Vatican II, dans *Nostra Aetate*, « déplore » l'antisémitisme. Sylvie Bernay, « Le Père Michel Riquet. Du philosémitisme d'action lors des années sombres au dialogue interreligieux », *Archives Juives* 40, 2007/1, p. 111, signale que Jacques Maritain trouvait le *deplorat* trop faible et eût voulu que le Concile choisisse *damnat* ; Riquet estimait que les évêques du monde arabe avaient été réticents devant ce dernier mot.

<sup>42</sup> Il y a une confession saine des péchés des pères, avec un « nous » qui embrasse plusieurs générations (Jr 3.25 ; 14.20 ; Dn 9.4-11 ; Né 9.6-7,11-13) mais la responsabilité reste individuelle (Dt 24.16 ; Jr 31.29-30 ; Éz 18 et 33), et l'on ne voit pas dans l'Écriture de culpabilité ancestrale *imputée* aux descendants (le cas d'Adam, Chef d'alliance, devant être traité à part, voir mon *Original Sin. Illuminating the Riddle*, Leicester, Apollos [IVP], 1997). On ne voit pas non plus de collectives demandant pardon à d'autres pour les fautes d'une histoire révolue. À propos des sentiments de culpabilité de jeunes Allemands qui n'étaient pas nés lors de la *Shoah*, H. ARENDT, *op. cit.*, p. 405, a cette remarque pertinente : « Il est presque agréable de se sentir coupable quand on n'a rien fait : l'on se sent alors noble. Mais il est plutôt difficile et, certainement, déprimant, d'admettre une culpabilité réelle et de se repentir. »

des loups déguisés en brebis disait Jésus (Mt 7.15 ; cf. Ac 20.29-30), des gens qui gardent la « forme » (*morphôsis*) de la piété en reniant ce qui en fait la force (2 Tm 3.5). Le christianisme tel qu'on l'observe du dehors et sans l'éprouver à la pierre de touche de la Révélation scripturaire, est mêlé d'antichristianisme, accompagné, parfois recouvert, par sa diabolique caricature. On peut penser que beaucoup d'antisémitisme dit chrétien, contradictoire du vrai christianisme, n'a pas été le fait de chrétiens *authentiques*. Cela vaut même pour ce qu'on appelle « Église », conformément à l'avertissement de Calvin : « Car à ce que nous ne soyons point trompez sous le tiltre de l'Église il nous faut examiner à ceste épreuve que Dieu nous baille, toute congrégation qui prétend le nom d'Église...<sup>43</sup> » À cause de la fausseté infiltrée et déguisée, « la voie de la vérité sera calomniée » (2 P 2.2) : c'est ainsi qu'on tire d'injustes conclusions de la présence de l'antisémitisme dans les rangs des « chrétiens ».

La notion de « remplacement » ne peut s'autoriser que d'un seul verset du Nouveau Testament : Jésus annonce aux chefs du judaïsme de son temps, représentés par les vigneronniers homicides de la parabole, que le Royaume de Dieu va leur être enlevé et donné à une *autre* nation qui en portera les fruits (Mt 21.43). Cependant, cette nation peut être « autre » par la purification et le renouvellement radical, et c'est la perspective ailleurs : l'Église, c'est Israël qui continue, l'Olivier du Peuple élu (le symbole développé en Rm 11) qui ne cesse pas de pousser. Non pas substitution, mais mutation de croissance : représentée par le retranchement des branches incrédules et la greffe, par grâce, de branches nouvelles, les païens qui croient en Jésus. Aucun antisémitisme, puisque tous les auteurs humains du Nouveau Testament sont des Juifs, que le noyau constitutif de l'Église primitive est fait d'Israélites croyants, que le nom même d'Église traduit le mot *qāhāl* caractéristique de l'Exode. Si cette Église, *qāhāl* du Seigneur Jésus, est l'« Israël de Dieu » (Ga 6.16), contrasté avec l'« Israël selon la chair » (1 Co 10.18), il ne s'agit pas de substitution mais de l'affirmation de la continuité véritable.

Surgit alors une question douloureuse, qu'il peut paraître scandaleux de poser. Je ne peux l'esquiver. Le texte biblique rapporte que la foule a réclamé

---

<sup>43</sup>. *Institution chrétienne*, IV.1.11. Le chapitre 2 est intitulé « Comparaison de la fausse Église avec la vraie » : Dieu ne demeure pas « avec ceux qui ont seulement le tiltre et apparence d'Église » (IV.2.3) ; « il nous faut discerner Jérusalem de Babylone » (IV.2.4). Il a été fort classique d'interpréter la figure de Babylone, la Grande Prostituée, dans l'Apocalypse, de la fausse Église, persécutrice. En se gardant d'identifications trop simples (qui permettent d'esquiver la nécessité de reconnaître la part babylonienne chez soi), on peut hésiter entre une interprétation qui voit dans cette figure toutes les formes de faux christianisme, et toutes les fausses Églises, et celle qui y voit une forme plus englobante de société et de culture (portant la marque chrétienne et donc antichrétienne).

que le sang de Jésus retombe sur elle et sur ses enfants (Mt 27.25), et Jésus a prévu de terribles malheurs en conséquence (Lc 23.28-30). Quand il voit s'épaissir les nuages du jugement sur l'horizon du peuple, l'apôtre Paul commente : « la Colère (divine) a fini par les atteindre » (1 Th 2.16). De tels passages ont souvent servi pour expliquer la persistance, à travers les âges, des persécutions antisémites, elles qui ont abouti à la *Shoah*. Peut-on, doit-on, dans une perspective chrétienne, voir dans la *Shoah* le châtement du rejet de Jésus par les autorités représentatives de son peuple, puis par l'incrédulité des adeptes du « judaïsme », jusqu'aujourd'hui ? Il ne me semble pas. Pour une rigoureuse exégèse des passages concernés, les malheurs annoncés sont ceux de la fin du régime vétéro-testamentaire, du Second Temple, diraient les juifs, accomplis une quarantaine d'années après la mort de Jésus. Ils correspondent typologiquement à la fin de la période du Premier Temple et de la royauté (587 av. J.-C.), et je suggère de reconnaître une « rallonge » dans la révolte de *Bar Kabbah* (132-135 ap. J.-C.), écrasée par Hadrien, ce qui fut la fin de la fin et correspond à l'assassinat de Guédalia (Godolias) scellant la ruine du premier état de Juda (Jr 41.1-3). Les conséquences du choix funeste fait devant Pilate ont couru jusqu'à trois ou quatre générations, selon les termes du commandement : rien n'indique qu'elles doivent courir au-delà ; rien n'autorise à dire qu'une malédiction durable pèserait sur les Israélites « selon la chair » et comme tels. Si les événements de 66-73 et 132-135 concernent aussi l'avenir, c'est comme les figures, à leur tour, de la fin du *monde* (Mt 24.3) ; celle-ci concerne toutes les nations.

Une marque ineffaçable distingue néanmoins les « Juifs » : celle de l'élection, à partir d'Abraham. L'élection de la lignée « charnelle » (nous l'avons vu, il ne s'agit pas de pure filiation génétique) de laquelle est issu le Christ, qui est Dieu béni éternellement (Rm 9.5), n'est pas l'élection au salut, en Christ (Rm 9.8,11), mais elle irrévocable (Rm 11.29). Elle vaut toujours pour les « branches retranchées » de l'Olivier, c'est-à-dire pour les Juifs qui refusent de croire en Jésus. Leur situation est donc complexe : à la fois *ennemis* selon l'Évangile (comme tous les incroyants), et *aimés* à cause des pères en qui leur lignée fut élue (Rm 11.28). On tord le sens biblique si l'on ne retient qu'un des termes, soit « ennemis » comme la théologie antisémite d'autrefois, soit « aimés » comme une théologie assez œcuménique aujourd'hui. La marque de l'élection me semble cette cause de la fureur antisémite que Sartre n'a pas pu discerner ; elle excite la rage du Diable et des enfants du diable. Des penseurs juifs ne sont pas très loin du discernement : ils voient la cause dans la possession de la Torah, ce qui est impliqué par l'élection de la lignée (Rm 9.4), et donne

mauvaise conscience aux humains<sup>44</sup>. M. Remaud cite un *midrach* qui dit que, sitôt la Loi donnée au Mont Sinaï, « la haine est descendue sur les idolâtres<sup>45</sup> ». Quoiqu'il en soit, la persistance de l'identité juive, malgré son énigmatique singularité, à travers les millénaires et par-delà la *Shoah*, constitue un témoignage de l'élection irrévocable (et, du coup, un signe éloquent du vrai Dieu<sup>46</sup>). C'est aussi la base d'une espérance spécifique : celle de la re-greffe des branches coupées, par l'accession à la foi – événement encore à venir que je suppose assez symétrique du rejet du I<sup>er</sup> siècle (Rm 11.23s.,26s.,31, et déjà 12 et 15).

Il me semble que l'élection d'Israël, au service de l'élection de la Nouvelle Humanité rachetée en son Chef, Jésus-Christ (né juif), a pour sens de représenter celle-ci. Le mystère d'Israël est d'être l'humanité de l'humanité, sous le jugement et sous la grâce. En lui, a pu écrire Jean Brun, « nous devrions retrouver notre image ; si les hommes s'acharnent tant contre lui, c'est de peur d'y reconnaître leur visage<sup>47</sup> ». Si c'est une clé pour comprendre quelque chose de l'antisémitisme et de la *Shoah*, c'est aussi un fondement d'espérance.

### **3. *Shoah*, mort de Dieu, et foi « bien que de nuit »**

Israël (selon la chair), marqué par l'élection du vrai Dieu, du Maître de l'univers, béni soit-il ! a subi la tornade mortelle – un million et demi d'enfants assassinés. Non, Seigneur ! Pour beaucoup, se pose la question de Dieu après Auschwitz.

Sans doute s'agit-il encore du problème pérenne, du problème des problèmes, de la coexistence de Dieu et du mal. Il est aiguisé par l'échelle du malheur, les traits qui rendent unique la *Shoah*, et par la marque de l'élection divine, indissociable des promesses. Comme on comprend la question rapportée par É. Wiesel, murmurée à la vue d'un adolescent torturé par les SS dans le camp d'Auschwitz : *Où est Dieu maintenant ?*

---

<sup>44</sup>. ECKARD & ECKARD, *op. cit.*, p. 63, avec référence à George Steiner.

<sup>45</sup>. *Israel, Servant of God*, p. 61, citant le Midraš Rabbà sur l'Exode 2.4. Après vérification, il s'agit d'un jeu de mots sur le nom *Sinaï*, haine se disant *šîn?à* ; on peut comprendre soit comme Remaud (la haine est celle des idolâtres contre Israël), soit que l'inimitié de Dieu repose sur les nations désobéissantes.

<sup>46</sup>. John J. JOHNSON, *art. cit.*, p. 128, nous livre sans doute la version exacte : en réponse à Frédéric le Grand de Prusse qui lui demandait quelle était la plus forte preuve du christianisme, son médecin personnel, le Dr Zimmermann, a dit : « Votre Majesté, les juifs. »

<sup>47</sup>. *Vérité et christianisme*, Troyes, Librairie Bleue, 1995, p. 104. É. Wiesel, in SCHUSTER & BOSCHERT-KIMMIG, *op. cit.*, p. 65, déclare : « ... pour moi, être un Juif et être un homme, c'est une seule et même chose » ; il se peut qu'il frôle la pensée que j'essaie de communiquer.

Il faut savoir qu'il existe des réponses « rationnelles », élaborées en particulier par des penseurs juifs, sur le sens de la *Shoah*. Des rabbins *haredim* ont vu dans la *Shoah* le châtement de l'assimilation des juifs à la sécularisation occidentale, de leur adhésion à la culture des « Lumières », *haskala*, qui était plus avancée en Allemagne que partout ailleurs<sup>48</sup>. Certains, comme Joel Teitelbaum de Satmar, en font précisément la rétribution du sionisme : « D'après son interprétation de *B. Ket.* 111a [traité *Ketubbot* du Talmud babylonien], fonder un État juif indépendant avant la venue du Messie constitue une révolte ouverte contre la souveraineté de Dieu<sup>49</sup>. » Le rabbin orthodoxe Eliezer Berkovits relève, au contraire, dans une intention de théodicée, les signes de la justice de Dieu et de sa bonté pour Israël : il s'est trouvé de nombreux « Justes » pour aider les Juifs pourchassés ; Hitler a échoué, et misérablement péri (cf. Ps 73.17-20) ; l'État d'Israël a été créé, à coup sûr le *fruit* de la *Shoah*<sup>50</sup>. Il faut du courage intellectuel pour surmonter ainsi l'horreur, et braver la sensibilité ambiante. N'est-il pas téméraire, pourtant, de tenter une lecture si directe des pensées de Dieu dans le cours des événements ?

La plupart des théologiens et philosophes juifs suivent des voies opposées. La forme la plus ordinaire, qu'on rencontre souvent hors du judaïsme, exonère Dieu au nom de la liberté, en limitant le pouvoir divin – Dieu excusé par son incapacité<sup>51</sup>. Souvent s'ajoute la note spécifiquement juive du *tsimtsoum*, de la « contraction » divine, ou retrait, nécessaire pour que la création reçoive l'espace d'exister, selon le mystique du XVI<sup>e</sup> siècle, Isaac de Luria. Martin Buber avait lancé l'idée d'une éclipse de Dieu, et Emil Fackenheim la retient<sup>52</sup>. Irving Greenberg, influencé par la théologie du Process, voit la part de Dieu rétrécir toujours davantage dans l'histoire, jusqu'à tomber à zéro à Auschwitz<sup>53</sup>. Elie Wiesel a pu affirmer que la Tôrâ donnée au Sinaï a été reprise dans les flammes de la Solution finale<sup>54</sup>. Richard Rubinstein va juste un peu plus loin, et parle de « mort de Dieu<sup>55</sup> ». Ce qui est peut-être plus typiquement juif, c'est l'attaque contre Dieu de David Blumenthal : à Yom Kippur, il faudrait défier Dieu, renverser l'accusation, et lui lancer : *Tu as péché contre nous!*<sup>56</sup> Emmanuel Levinas, dans son

<sup>48</sup>. Benjamin BROWN, « Orthodox Judaism », in NEUSNER & AVERY-PECK, *Blackwell Companion*, p. 319.

<sup>49</sup>. *Ibid.*, p. 333.

<sup>50</sup>. Neil GILLMAN, « Contemporary Jewish Theology », in NEUSNER & AVERY-PECK, *op. cit.*, p. 453.

<sup>51</sup>. Par exemple, Mordecai Kaplan, cité *ibid.*, p. 452s. ; David W. SILVERMAN, *op. cit.*, p. 273.

<sup>52</sup>. GILLMAN, *art. cit.*, p. 453.

<sup>53</sup>. *Ibid.*, p. 453s.

<sup>54</sup>. D'après ECKARD & ECKARD, *op. cit.*, p. 44s., se référant au livre *Beggar in Jerusalem*.

<sup>55</sup>. GILLMAN, *art. cit.*, p. 454.

<sup>56</sup>. *Ibid.*, p. 455.

« Aimer la Torah plus que Dieu », explique la formule même de son titre, très significative, en justifiant la possibilité de la *révolte* contre Dieu, car sa majesté ne doit *pas* provoquer en nous de crainte et de tremblement<sup>57</sup>.

Les variations ne sont pas minces. Élie Wiesel se sépare expressément, comme kabbaliste, de Levinas héritier du rationalisme lithuanien (rabbinique)<sup>58</sup>. Il renonce à l'explication par le *tsimtsoum* et rappelle : « Nous ne croyons pas en un Dieu faible. Dieu est le Roi de l'univers. Dieu est fort et tout-puissant<sup>59</sup>. » Mais il déclare aussi : « Je proteste contre Dieu », nous dit responsables de ou pour Dieu, et invite à la compassion pour Dieu<sup>60</sup>. On retrouve dans les diverses contributions ce qu'on trouve au cœur du judaïsme post-biblique : avec le goût du paradoxe, l'exaltation de la liberté humaine corrélative de celle de la Tôrâ, qui tend à éclipser le Dieu personnel (la formule de Levinas dévoile franchement cette secrète tendance).

On peut créditer Jürgen Moltmann de la réplique la plus fameuse offerte au nom du christianisme<sup>61</sup>. Il reprend la réponse que Wiesel a entendue une voix lancer, d'un *Häftling* dans la foule, la réponse à la question « Où est Dieu ? » : « Où est-il ? Il est ici. Il est pendu au gibet<sup>62</sup>. » Moltmann lui donne un tout autre sens que son sens originel (mort du Dieu en qui les Juifs avaient mis leur espoir) ; il comprend par elle l'identification de Dieu avec la victime. La réponse est pour lui la prédication du Dieu qui souffre avec nous (*sympatheticus*), ce qui est déjà le sens de son incarnation. Il s'agit de rejeter l'image classique, dénoncée comme « grecque », du Dieu immuable, impassible et tout-puissant. Parce que Dieu est amour, « l'être de Dieu est dans la souffrance et la souffrance est dans l'être de Dieu même<sup>63</sup> ». Cette réponse est la seule qui ne soit pas un blasphème. Comment Moltmann arrive-t-il à cette thèse ? La motivation politique n'est jamais loin chez lui : l'identification de Dieu avec Jésus et, en lui, avec toutes les

---

<sup>57</sup> L'essai fut d'abord une causerie dans l'émission radio « Écoute, Israël » (29 avril 1955), et a été publié dans le recueil *Difficile liberté : Essais sur le judaïsme*, 1963. Je cite d'après la traduction offerte par Franz Jozef van Beek, *Loving the Torah More Than God ? Towards a Catholic Appreciation of Judaism*, Chicago, Loyola University Press, 1989, p. 40, lignes 164-166 et 135s.

<sup>58</sup> In SCHUSTER & BOSCHERT-KIMMIG, *op. cit.*, p. 70s.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 73,97.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 91,92,98.

<sup>61</sup> Pour un résumé fort bien fait, avec quelques éléments d'évaluation, voir Hubert Goudineau, dans Hubert GOUDINEAU & Jean-Louis SOULETTE, *Jürgen Moltmann*, coll. Initiations aux théologiens, Paris, Cerf, 2002, p. 118-123.

<sup>62</sup> *Le Dieu crucifié. La croix du Christ, fondement et critique de la théologie chrétienne*, trad. B. Fraigneau-Julien, Cogitatio fidei 80, Paris, Cerf-Mame, 1974, p. 319.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 261.

victimes, implique la lutte contre tous les « pouvoirs<sup>64</sup> » ; il est probable que Moltmann a aussi subi l'influence de la critique, par le Bonhoeffer prisonnier, du Dieu « puissant » des païens. L'effet, en tout cas, lui semble assuré, la victoire sur le mal : le mal inclus en Dieu y est par là-même vaincu ; « une théologie trinitaire de la croix discerne Dieu dans le négatif et donc le négatif en Dieu et, de cette manière dialectique, est 'panenthéiste'<sup>65</sup> » ; « Auschwitz aussi est assumé en Dieu même, pris dans la douleur du Père, dans le sacrifice du Fils, et dans la force de l'Esprit<sup>66</sup> ». Cette orientation théologique a exercé une forte influence.

Elle attire cependant des critiques non négligeables. Certes, la compassion divine est un puissant réconfort biblique, et il ne faut laisser à aucun préjugé philosophique la chance de l'affaiblir ! Certes, les ténèbres d'Auschwitz ont quelque chose à voir avec celles du Calvaire (Mt 27.45) ! Mais l'idée que l'inclusion de la souffrance en Dieu permet d'en triompher n'est jamais fondée ni bibliquement justifiée. À la suite de Karl Rahner (son maître)<sup>67</sup>, Johann Baptist Metz l'a soumise à une analyse dévastatrice : il y décèle « un tour de passe-passe sémantique » et redoute une « esthétisation de toute souffrance<sup>68</sup> ». Même Wiesel n'est pas preneur<sup>69</sup>. À part la « magie » dialectique qu'il lui faudrait emprunter à Hegel, la solution moltmannienne reste pure affirmation. D'autres éléments sont également vulnérables, comme la confusion entre nature et personne<sup>70</sup>, et le renvoi à la seule métaphysique grecque de l'immutabilité divine<sup>71</sup>. Le succès de la rhétorique du théologien de Tubingue vient, me semble-t-il, de l'anthropomorphisme « sympathique » incorporé (l'image de quelqu'un de proche, qui vient partager votre souffrance), et ce qui reste du modèle classique, théiste, en arrière-plan (malgré tout, une sorte de toute-puissance divine, qui doit être capable de vaincre le mal).

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 370 : comme la consommation du Royaume doit anéantir tout pouvoir, les chrétiens cherchent à anticiper « en détruisant toute domination » ; p. 369 : « Si le Christ de Dieu fut exécuté au nom de l'autorité politico-religieuse de son époque, pour la foi la justification d'en-haut est retirée à cette autorité et à celles qui lui sont semblables. La souveraineté politique ne peut être alors justifiée que par 'en bas'. »

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>67</sup> *Le Courage du théologien. Dialogues publiés par Paul Imhof et Hubert Biallowons*, trad. Jean-Pierre Bagot, Paris, Cerf, 1985, p. 128.

<sup>68</sup> In SCHUSTER & BOSCHERT-KIMMIG, *op. cit.*, p. 47s.

<sup>69</sup> In *ibid.*, p. 97 : Dieu qui souffre ? « Je n'en suis pas convaincu... »

<sup>70</sup> *Le Dieu crucifié*, p. 266 : « la nature divine n'est pas agissante dans le Christ comme nature, mais comme personne. »

<sup>71</sup> Cf. mon « Divine Immutability », in *The Power and the Weakness of God*, sous dir. Nigel M. de S. CAMERON, Édimbourg, Rutherford House Books, 1990, p. 1-22.



Dans le prolongement des thèses du livre que j'ai commis sur *le Mal et la Croix*, je ne peux reconnaître dans la *Shoah* que l'*opacité* du mystère, la nuit obscure qui est épreuve de la foi. La foi en cause est celle de Job, qui s'écrie selon la lecture traditionnelle à maintenir : Voici, il me tue – j'espérerai en lui (Job 13.15a)<sup>72</sup>. C'est la foi « bien que de nuit », *aunque es de noche* (le refrain du poème de S. Jean de la Croix). C'est la foi qui répond au Dieu parlant du sein du sombre tourbillon, de la *s<sup>c</sup>ārâ*, terme proche de sens de *Shoah* (Jb 38.1 et 40.6).

Nous ne pouvons pas percer cette ténèbre tourbillonnante. Pas même pour exclure une interprétation comme celle de Berkovits : Qui serions-nous pour le faire ?

Il est certain que la facilité dérisoire de l'athéisme, ou du Dieu diminué, ratatiné, indigne du Nom de Dieu conçu par certains théologiens, signifierait la vanité, la vacuité, de la juste indignation. Celle-ci serait rendue inane devant le crime nazi, et devant l'apathie de tant de « braves » gens...

Il est certain que la capitulation sage de la pensée devant Dieu, le renoncement à juger à partir de nos ressources, ouvre la possibilité d'éprouver *dans les faits* la riposte divine. Car elle a eu lieu, après que les ténèbres ont enveloppé le Calvaire : le matin du troisième jour ! Or la figure de la résurrection fait partie de la promesse pour les branches coupées, si durement malmenées par la *Shoah*, de l'Olivier Israël : Que sera leur ré-intégration, sinon *vie d'entre les morts* ? (Rm 11.15).

En attendant, la consigne est claire : Qui parmi vous craint le Seigneur ? Écoutant la voix de son Serviteur qui marche dans les ténèbres sans aucune lueur pour lui, qu'il se confie dans le nom du SEIGNEUR et s'appuie sur son Dieu ! (És 50.10).

Henri BLOCHER

---

<sup>72</sup> C'est le Qeré du Texte massorétique (lisant *lô* et non pas *lô*), soutenu par plusieurs manuscrits et les versions anciennes ; suivi par la *Bible à la Colombe* et la *Bible du Semeur*, et Chouraqui, en anglais par la *New International Version* et sa révision récente (*TNIV*).